

Serge Tisseron

Lecture d'images et construction de soi.

Nouvelles images et rapports nouveaux aux textes¹

Nous appartenons aujourd'hui à une culture qui valorise les livres, notamment auprès des jeunes, mais tel n'a pas toujours été le cas. Pendant longtemps, le livre a été condamné, notamment pour les rêves qu'il pouvait imposer aux jeunes filles, bien loin de la réalité à laquelle celles-ci devaient se préparer. Les parents craignaient qu'à lire des romans volontiers qualifiés d'«à l'eau de rose», les adolescentes se mettent à attendre le prince charmant et refusent le mari que leur père leur avait souvent préparé de longue date. C'est pourquoi il est assez cocasse de voir aujourd'hui que les émissions télévisées plébiscitées par les jeunes, comme *Pop Stars*, sont accusées des mêmes dangers: faire rêver les adolescents et surtout les adolescentes, et les inviter à croire à des chimères qui les détourneront de la «vraie vie».

1. Les familles à l'épreuve des livres et des écrans

Les écrans, comme jadis les livres, inquiètent les parents qui craignent qu'ils communiquent à leurs enfants des valeurs en contradiction avec les leurs. Pourtant, les parents devraient se rassurer. Plusieurs études ont montré que lorsque les valeurs proposées par les écrans entrent en conflit avec celles des familles, ce sont toujours celles-ci qui finissent par l'emporter, notamment chez les enfants les plus jeunes. C'est bien compréhensible. Les enfants, aussitôt qu'ils découvrent ces valeurs différentes, essayent de les tester auprès de leurs parents. Si ceux-ci leur emboîtent le pas, ils adoptent alors ces valeurs d'abord découvertes dans les livres ou sur les écrans. Mais si, au contraire, leurs parents ne les suivent pas sur ce chemin, les enfants réintègrent le monde des valeurs familiales qui leur permet seul de se socialiser au sein de leur groupe famille. Rien d'étonnant alors si les enfants qui sont le plus menacés par les valeurs du monde audiovisuel sont ceux qui grandissent dans les familles où les parents sont le moins présents et où les valeurs familiales sont le moins affirmées.

Enfin, on peut établir un autre parallèle entre l'influence des écrans et celle des livres. On sait depuis longtemps que les jeunes qui lisent le plus sont ceux dont les parents sont eux-mêmes de gros consommateurs de livres. Les jeunes ne lisent bien entendu pas les mêmes livres que leurs parents, mais la pratique de la lecture s'instaure souvent chez les jeunes par le plaisir qu'ils voient y prendre leurs parents. Or, de la même manière, une récente étude américaine a montré que les jeunes qui regardent le plus la télévision sont... ceux dont les parents regardent le plus la télévision! Là encore, les programmes ne sont pas forcément les mêmes, mais on voit que les jeunes prennent bien plus modèle sur leurs parents que ce que ceux-ci sont tentés de croire.

2. Le goût des images

Revenons maintenant à ce qui est censé opposer l'écrit et l'image. Rappelons d'abord que dans les années 1950, il était habituel de soutenir que les contes racontés aux enfants développaient leur imagination alors que les images vues dans les illustrés ou au cinéma l'appauvrissaient. Mais si cette sombre prédiction avait été vraie, nous ne serions pas aujourd'hui entourés d'autant de créateurs talentueux qui répètent sans cesse avoir grandi au milieu d'images qui ont constitué un puissant stimulant pour leur imagination.

En réalité, de la même façon qu'il existe des images qui stimulent l'imagination et d'autres qui l'inhibent, il existe des écrits qui invitent à imaginer et d'autres qui n'invitent qu'à croire. Mais comment faire la différence? En fait, dans les deux cas, les écrits et les images qui stimulent l'imagination encouragent les processus d'appropriation et de transformation de ce qui a été soit vu, soit lu.

Que la lecture nous invite à transformer sans cesse ce que nous lisons est assez évident. C'est même

la raison souvent donnée au fait que nous soyons si fréquemment déçus par les films tirés de romans que nous avons précédemment lus: nous n'y retrouvons pas ce que nous avons imaginé. Est-ce à dire que lorsque nous regardons des images, elles «s'impriment» en nous sans subir d'altération ni de transformation? Non, bien entendu. La preuve en est que deux personnes ayant vu le même film ou seulement la même photographie n'ont pas vu la même chose! La vision est une construction et jamais un reflet. Autrement dit, ce ne sont pas les images qui sont devant nos yeux que nous voyons, mais celles que nous nous construisons dans nos têtes, au carrefour de celles qui nous entourent, de nos préoccupations et de nos désirs.

En fait, pour comprendre comment s'organise notre relation aux images, rien ne vaut mieux que de partir du bébé.

Lorsque celui-ci découvre les images, ce sont d'abord des images sensorielles, émotionnelles et motrices, confondues avec les états du corps qu'elles produisent,² et il y est pris bien plus qu'il ne les maîtrise. Sa posture est beaucoup plus proche à ce moment de celle du rêveur qui se sent faire partie du rêve qu'il produit lui-même que de celle d'un sujet regardant une image intérieure. Il est «dans» l'image, éprouvant des sensations, des émotions et des états du corps mêlés indissolublement à des représentations visuelles. Autrement dit, ce que le bébé découvre dans le moment où il hallucine l'état de bien-être que lui procure normalement la tétée, c'est la possibilité de se sentir contenu dans l'image autant que celle de contenir l'image à l'intérieur de lui.

C'est seulement dans un second temps que le bébé transforme ces premières représentations visuelles pour les placer sous son regard intérieur. Il acquiert alors la possibilité de reconnaître qu'il porte l'image de sa mère à l'intérieur de lui alors que celle-ci se trouve à ce moment absente de son champ visuel. Bref, il passe d'une image qui est un espace visuel, sensoriel et moteur à l'intérieur duquel il se trouve, à une représentation visuelle devant laquelle il se trouve. Et, à partir de cette première expérience, il tentera toujours de fabriquer des images matérielles qui lui permettent de revivre ce même moment fondateur. Se trouver à volonté «dedans» -elles créent alors l'illusion de le «contenir» avec d'autres personnes qui y apparaissent comme «réelles» - ou «devant», dans une distance critique par rapport à elles. Tous les dispositifs d'images - depuis la peinture jusqu'aux écrans à cristaux liquides en passant par le cinéma et la télévision - répondent à ces deux objectifs, et on peut imaginer que les prochains y obéiront encore: fabriquer des images qui créent une illusion de présence réelle de plus en plus intense, qui s'offrent comme des espaces à explorer dans lesquels on ait l'illusion de rencontrer d'autres humains et en même temps pouvoir prendre à volonté de la distance par rapport à elles en les transformant.

3. Surmonter les images en les transformant

Lorsque l'enfant grandit, certaines images - et notamment les images violentes - peuvent provoquer chez lui un stress émotionnel intense, sous la forme d'émotions massivement désagréables comme l'angoisse, la peur, la colère ou le dégoût, même si l'enfant ne les reconnaît pas comme telles. Et, pour se protéger contre ces images, il continue d'utiliser ses capacités de les transformer. Pour cela, il utilise en pratique trois moyens complémentaires: les mots, les scénarios intérieurs et la symbolisation sur un mode émotionnel, sensoriel et moteur. Envisageons-les brièvement.

Tout d'abord, les images violentes stimulent la mise en sens avec des mots: les enfants qui ont vu des images violentes cherchent un interlocuteur alors que ceux qui ont vu des images ne contenant pas de scènes de violence s'en détournent.

Un second moyen utilisé par les enfants pour élaborer la charge émotionnelle des images violentes consiste dans les scénarios intérieurs qu'ils se construisent. De la même façon que les images violentes poussent plus souvent les enfants à parler que les images neutres, elles les poussent plus souvent à imaginer des représentations d'action (soit qu'ils s'imaginent eux-mêmes les accomplir, soit qu'ils imaginent les héros du film les accomplir). Ces petits scénarios intérieurs peuvent être racontés chez certains enfants, mais d'autres ont besoin de passer par la construction d'images matérielles (comme des dessins, des story-boards, la photographie ou le cinéma) pour y parvenir. Enfin, un troisième moyen pour élaborer la charge émotionnelle des images violentes consiste dans

les manifestations non verbales. Les enfants confrontés à des images violentes présentent des attitudes, des mimiques et des gestes beaucoup plus nombreux que ceux qui ont été confrontés à des images neutres. Ces manifestations sont cohérentes avec le discours verbal et ne présentent pas de différence, ni en intensité, ni en qualité, entre les enfants qui parlent plus volontiers et ceux qui parlent moins.

Pour ces deux raisons, on peut affirmer que ces attitudes, ces gestes et ces mimiques sont pour l'enfant, au même titre que le langage et les scénarios intérieurs, des façons pour lui d'organiser les émotions et les états du corps violents provoqués par les images. Ces manifestations ne s'opposent pas à une construction verbale du sens, mais la soutiennent et l'accompagnent. Il est donc essentiel, non seulement de ne pas les empêcher, mais aussi de les favoriser. L'ensemble de ces activités de transformation participe à un travail de mise à distance à la fois du contenu des images et des états émotionnels provoqués par elles.

Or, sur ce chemin, le fait que les images se présentent comme des constructions est quelque chose de très important. Plus une image se présente comme une construction, et plus il est facile à l'enfant de mettre en route le travail des transformations intérieures qui lui permet de s'en donner ses propres représentations. Les images qui se donnent comme des représentations construites de la réalité encouragent les activités de *transformation* psychique des enfants. Au contraire, celles qui se présentent comme un pur reflet de celle-ci les dissuadent. Or, il y a deux domaines où les images se donnent pour «être la vérité vraie», sans fards ni artifices: la pornographie et les informations télévisées. Il ne faut donc pas s'étonner que ce soit les deux domaines par lesquels les enfants petits se disent le plus maltraités, puisque ce sont ceux où ils sont le plus dissuadés de se construire leur propre approche de ce qu'ils voient.

4. Quand les jeunes plébiscitent les livres qui leur rappellent le style de leurs images

Mais les enjeux nouveaux des images ne se réduisent pas aux moyens dont les jeunes disposent pour les apprivoiser et se les approprier. Ils consistent aussi dans les transformations qu'ils imposent aux rapports que les jeunes entretiennent avec la lecture.

Le plus important de ces phénomènes réside probablement dans la pratique du zapping, confirmé par la rapidité des jeux vidéo, et dans l'apparition, à l'intérieur des spectacles pour les jeunes, de plusieurs héros pouvant servir de support d'identification, voire d'identité. Ces bouleversements ne sont pas seulement technologiques. La technologie n'est plébiscitée qu'à la mesure de son pouvoir d'accompagner - en les amplifiant souvent, il est vrai - des phénomènes qui se jouent d'abord dans les registres sociaux et économiques. Bref, elles sont un miroir autant qu'un moteur. Or, aujourd'hui, la nouvelle génération est invitée à envisager, bien plus que la précédente, de changer un jour de métier, de région, de pays, de religion, voire de sexe! Et les jeunes cherchent donc volontiers aujourd'hui dans leurs spectacles des supports identificatoires multiples qui leur permettent de vivre par procuration des identités successives. Une preuve de ce phénomène se voit dans la transformation du paysage cinématographique. Dans les années 1950 à 1980, les films proposaient en général aux spectateurs mâles une figure identificatoire masculine forte - représentée par un acteur emblématique comme Humphrey Bogart - et aux femmes une figure féminine belle et sensible susceptible de rassembler tous leurs suffrages. Aujourd'hui, au contraire, les films à succès - réalisés d'ailleurs souvent par des auteurs influencés par le monde des jeux vidéo - encouragent les spectateurs à «zapper» d'un héros à l'autre. C'est ce qu'on voit dans des spectacles comme *Matrix* ou *Le pacte des loups*. Or, ce nouveau rapport aux images se retrouve aussi dans le rapport aux textes. Si les enfants aiment aujourd'hui tellement les aventures de Harry Potter, c'est parce qu'ils y trouvent un style rapide qui leur évoque la glisse, le skate-board et le zapping des images.

Pourtant, malgré leurs ressemblances, le monde de l'écrit et celui des images gardent une différence essentielle que rien ne réduira jamais parce qu'elle est liée à la condition de leur réception.

Lorsqu'on lit un livre, on intériorise d'abord les situations, et c'est seulement dans un second temps qu'on socialise ce qu'on a intériorisé en échangeant avec des interlocuteurs. Au contraire, face à une

émission de télévision ou même à un film, on montre d'abord aux autres ce que l'on ressent, et ce sont nos réactions, combinées avec les réactions de nos interlocuteurs -et nos réactions à leurs réactions - qui favorisent le travail d'intériorisation éventuelle des modèles.

Mais, qu'on ait affaire à des textes ou à des images, l'essentiel est dans les deux cas de favoriser l'appropriation et la reformulation par l'enfant de ce qu'il a lu ou vu, imaginé et rêvé. Et on gagnera toujours de permettre aux enfants d'utiliser dans cette appropriation les trois grands moyens qui leur sont disponibles, même si c'est dans des proportions différentes pour chacun: le jeu de rôles qui engage la mise en forme corporelle et relationnelle des émotions, la fabrication d'images - allant du dessin à la réalisation d'un film en passant par les diverses technologies photographiques -, et bien entendu la parole.

1 Nous remercions l'IUFM d'Arras (France) de nous avoir donné l'autorisation de reproduire le texte de la conférence proposée par Serge Tisseron lors de la 8e Rencontre professionnelle du livre le 27 novembre 2003 au Centre IUFM à Arras consacrée au thème «Les adolescents et la lecture».

2 Les expériences de Jouvét montrent que le bébé qui a faim pleure et crie, puis s'apaise spontanément sous l'effet de l'hallucination de la satisfaction consécutive à la tétée.

Serge Tisseron, Psychiatre et psychanalyste, 11, Rue Titon, F-75011 Paris